

Poèmes

Christian Rinderknecht

`rinderknecht@free.fr`

13 janvier 2023

Comme une tasse de thé
qui déborde
elle continue d'aller
où je ne l'attends pas

au-delà de moi
dessinant des silhouettes
parfumées
sur ce matin blanc

et je ne peux m'empêcher
d'agripper la nappe brûlante

encore et encore

je drape mon cœur
de cet amour souillé
et je continue d'aller
où l'on ne m'attend pas

comme un fantôme
hantant les tasses de thé
d'un visage qui tremble

Sans réfléchir
tu me tends un second bocal

Sans réfléchir
je l'ouvre et tu souris
de profil
de cette intimité
comme une épouse

J'aimerais que nous soyons eux
cachés en pleine vue

des délices secrètes
qui peuvent toucher
et être ouvertes
sans réfléchir

Tard parmi les invités
rayonnants et riant
aux blagues brillantes

nous partageons un dernier verre
avec deux glaçons

Côte à côte
complices et beaux

reflétant le clair de lune

les icebergs fatals
flottent toujours
dans un monde de silence

donnent toujours
le change aux soleils
quatre-vingt dix pour-cents

sous la surface

Ses bras ballant
abandonnés au vent
comme des lianes

battent gentiment
au rythme de ses pas

oublieux du cœur
de la forêt autour de nous
qui murmure

qui fixe les pendules divins

attendant un signe

comme moi

Reconnais le cerf sauvage
invisible et pourtant si proche

Entends sa profonde poitrine
tambouriner obscurément
une chanson sauvage

sur toi

Quel gâchis
je me dis

ce pain entier
rassi
que tu as oublié
au fond du placard

Je me souviens
de la miche
chaude et tendre
comme la promesse
d'un amour de jeunesse

et

— Faisons du pain perdu !
me dis-tu

Quand je te donne
la réplique

parfois
je glisse mes mots
et tu veux
glisser aussi

avec moi

une page vierge

Au loin

les bouleaux
baignés
d'une lumière chaude

Au près

tes doigts blancs
peignant
ta chevelure dorée

Assoiffé

tu guides mes mains
vers l'eau claire
de la fontaine

Aveuglé

de tes lèvres
la goulée
éclipse le soleil

Tu te cachais dans mes livres
dans les coins et recoins

Je te retrouvais dans Neruda
tamisant mes pages préférées
pour une pépite de mon âme

Mais les métaphores murmuraient
comme je ne le pouvais pas
comme je ne l'osais pas

jusqu'à ce que je trouve
une boucle de tes cheveux
dans une marge

Soudainement

d'une chiquenaude
le ressort de bronze
fait palpiter mon cœur
comme une montre cassée

Penché sur ces pages
sur le coin d'une table
les mots fondent au blanc
comme un film surexposé
au halo de tes cheveux blonds

et il ne reste
que le cœur cahoteux
d'un aveugle

Cette nuit
tu ouvres pour moi
un livre d'alchimie

Près de la lampe à huile
palpitante
le livre muet parle
en creusets et symboles

de roses sauvages écloses
sur la tombe d'un amant

d'une grenade fendue
sous deux demi-lunes

de soufflets soupirant
sur une fournaise renouvelée

du baiser mystique
de l'eau et du feu

de la géographie
des grains de beauté

un zodiaque secret pour tous les sens
sur ton corps d'ambre lisse
où je meurs et renais

Te souviens-tu comme on jouait
à l'hiver en été ?

Tu fendais ma chevelure
du bout de la langue
et le champ frissonnait
sous le soc

Je m'asseyais derrière toi
et te serrais comme un manteau
mon haleine se fondant en un frisson
le long de ta colonne

Je faisais semblant de glisser mes mains
comme des luges sur ton buste
et ton rire nerveux
faisait fondre mon cœur

Aussi épuisée que le jour
tu t'affalais enfin sur moi
et nos souffles comme des geysers
montaient vers la nuit étoilée

tournant doucement
autour de nos nez froids
l'un contre l'autre
dans l'équateur de mes bras
autour de toi

Une fois à l'aube
de la fenêtre du chalet

nous avons surpris
le monde transi
fixer du regard
son reflet
dans la rosée

En un clin d'œil
les ronds miroirs
d'eau irisée
avaient formé
un kaléidoscope illimité
et se montraient l'un l'autre

tes yeux de rêve
en vision immense

et s'émerveillaient

Déjà l'heure avide engloutit
l'orée du monde

Vers l'horizon
l'ombre poursuit les murmures
égarés parmi les tombes
le long des murs

De son crâne
le poète voit partout
l'encre qui l'inonde

Tu surgis pourtant
dans l'immobile seconde
illuminant de mon caveau
l'embrasure

Ton visage brillant
d'en-haut me sourit
simple et élégant
comme une lame

Dans une sarabande
tu sembles dire
rejoins-moi
dans les champs bleus

et laisse ton cœur
lentement battre le tambour
d'un autre jour

laisse cette longue nuit
surprendre ce mois
d'une seconde pleine lune

Le jour mourant rétrécit
entre les nuages
et la pluie commence à dessiner
des miroirs dans la boue

jusqu'à ce que les ténèbres
noient l'allumette de l'éloquence
et des aiguilles percent
le firmament
en étoiles innombrables

Elles clignent à des lieues
comme tu le faisais

quand tu t'étirais sur moi
comme une constellation
et m'embrassais
distante

Maintenant à genoux
je cherche toujours
à atteindre les étoiles
mais la goulée
n'est que de l'eau sale

Silencieusement à contre-jour
tu es cadrée à la perfection

Je me fiche de ce qu'ils pensent
au sujet de l'optique de l'amour
au sujet du cliché idéal
du bonheur sauvage

Comme la forêt
adossée au crépuscule

tu es l'hôte
d'une multitude de vies
qui murmurent indistinctement
comme une seule
et soudain se taisent
quand quelqu'un rit

Lentement j'ose une main
sur ta crinière noire
ombre parmi les ombres

Mais tu es surprise par mes yeux
comme ceux d'un acteur de film muet
en gros plan

Prise dans mes phares
cette âme magnifique
hésite avant de disparaître
prestement

me laissant bouche bée
les pupilles dilatées
sondant silencieusement ta nuit

Dans mes yeux débordant

les terres soudainement
rencontrent une marée montante

un tableau de Turner

de rideaux de brume déchirés
derrière un vieux navire
remorqué vers sa dernière amarre
pour être démonté

où le flux charrie

poutres et lanières à travers

la ligne ombrée de tes yeux

naufragés par des promesses
gisant étrangement au fond
de ta mer Noire

magnifique et hantant

tu suis à nouveau le vent
geignant dans de lointaines voiles

Dans ton jardin secret
quand la lumière matinale
comptabilise le monde
tu tailles les rosiers

comme autant d'étranges vies
en toi qui demandent
quelque chose toujours refusé

Tu continues à leur dire

*Si je vous écoutais
nous deviendrions sauvage
et qui nous aimerait alors
Vous ne pouvez que ressentir et je vois
Retournez chez vous et dormez*

Mais parfois
un murmure frémit
et éclôt sous le soleil

te transfigurant
et te rendant divine
malgré toi

avant de fuir brusquement
comme un rêve coupé court

Seras-tu jamais
ainsi pour toujours
pour quiconque ?

Je brandis mon oriflamme comme une voile

attrapant les rayons obliques
depuis l'horizon fuyant
sur les mers
au-dessus du firmament

et je fixe le cap

car ton cœur s'est retourné
comme un encrier sur une lettre

sur toi

car j'apporte des bijoux
des orbes célestes
en contrebande

sous couvert de la nuit

je te montrerai
combien pittoresque et excentrique
mon trésor enterré est

comme une comète

qui est toujours attirée
vers ton orbite circulaire

*depuis son archipel
de solitude*

parce que l'île
vient au naufragé

La vie assoupie sous l'hermine
offre à l'air cristallin des échos
éparpillés au lointain

sur le champ de neige semé
de corbeaux où jette l'ancre
la nuit qui inonde l'horizon

Sous le linceul et la vermine
l'âme inassouvie pleure en échos
qui s'éparpillent au lointain

sur la page blanche semée
d'accents graves où l'encre
se renverse comme l'horizon

Ces yeux clairs

plus clairs ce matin
d'avoir aimé un autre

ciel plus bleu

dont le soleil levant
a laissé deux mares bleues
où tu cherches mon reflet
sous la rosée

Des luges dévalent une colline —
chaque bosse enfilant une note
aux tresses de leurs lignes de vie
aux colliers des éclats de rire

Comme elles je trace
sur des pages immaculées
des parallèles invisibles
qui conjurent ta silhouette

À cache-cache dans la brume —
tes mains diaphanes sur mes yeux
ton souffle haletant sur ma nuque
fait descendre un long frisson
qui se mêle à celui de l'hiver

Je caresse les pages blanches
d'un livre ouvert à l'invisible
invoquant ton visage pâle
sous mes doigts

qui frémissent de douces collines

l'haleine coupée à chaque descente
si impatient à chaque montée !

Épuisés — allongés sur la neige
nous regardons passer les nuages
et je m'abreuve au cours calme
de tes mots avant l'oubli

Seuls restent ces vers en braille
où je cherche à tâtons
tes pas vers le paradis blanc

Dans cette valse
de l'oubli
et des regrets

tu fais un pas
et tu oublies

j'en fais un autre
et je regrette

L'un contre l'autre
cherchons
le troisième temps

comme cet après-midi
de mauvais temps
où je t'ai réchauffée
dans mes bras

À travers la table
une jatte de pommes
où tu t'asseyais avant

classiquement cadrée et illuminée
des douces couleurs
de tes joues

pleines et mûres
de ton grand sourire

où j'aimais mordre
presque pour goûter
le bien et l'espiègle

Est-ce que cette nature morte
est encore en vie ?